



AU PARNASSE CANADIEN



LES SAINTES FEMMES

*Le soleil rajeunit cette aurore pascale
Où le printemps en fleurs étale ses apprêts.
Par l'austère chemin qu'ombragent des cyprès
Trois femmes ont marché dans la paix matinale.*

*Pour avoir comprimé, dans les pleurs et l'effroi,
Leurs cœurs respectueux et lourds de sympathie,
Elles ont, ainsi que Joseph d'Arimate, le
Voulu revoir le Maître au fond du cercueil froid.*

*Et c'est pourquoi, les mains d'aromates chargées,
Craintives, à pas lents, dès l'aube du sabbat,
Elles ont traversé le torrent qui s'ébat
Des sources du Cédron au bourg de Bethphagé.*

*Tout le long du chemin l'une disait, brûlant
De voir luire au soleil les lances de la Garde :
" Qui donc enlèvera la pierre qui Le garde ? "
Et son doigt se posait sur sa bouche en tremblant.*

*Mais lorsque le Sépulcre apparut, large ouvert,
Et qu'au seuil resplendit la beauté surhumaine
Du bel adolescent, Marie et Madeleine
Ne se souvinrent plus d'avoir longtemps souffert.*

*Salomé demanda, de sa voix désolée,
Ce qu'était advenu du Maître enseveli
Et l'Ange dit alors, en leur montrant le lit :
" Resurrexit ! Il vous précède en Galilée... "*

*Sous le soleil dorant cette aurore pascale,
Où le printemps en fleurs étale ses apprêts,
Par l'austère chemin ombragé de cyprès
Trois femmes revenaient dans la paix matinale...*

Alphonse DESILETS.

Pâques, 1926.

LÉGENDE DE LA FEUILLE D'ÉRABLE

*Certain jour le bon Créateur,
Fit dire aux peuples de la terre
Que chacun choisisse une fleur
Et qu'on m'envoie un émissaire.
Qu'on soit exact au rendez-vous
Chacun prendra la fleur qu'il aime
Cette fleur restera l'emblème
Du grand amour que j'ai pour vous.*

*Le jour dit, dans le Paradis
Les envoyés se rencontrèrent.
La France vint choisir un lys,
L'Oeillet fut pris par l'Angleterre,
L'Espagne eût un frais liseron,
L'Américain un dahlia rose,
L'Italie choisit une rose
Et l'Allemand un beau chardon.*

*Quand arriva le Canadien
Emmitoufflé dans ses fourrures,
Hélas, il ne restait plus rien
Que des feuillages et des ramures.
St-Pierre était plein de regrets,
Il caressait sa barbe blanche :
Je n'ai plus, dit-il, que ces branches,
Tu peux regagner ta forêt.*

*Mais Jésus qu'on ne voyait pas
Intervint d'un cœur secourable
S'en alla choisir dans le tas
Offrit une feuille d'érable.
Et c'est depuis ce beau jour-là
Qu'un peu partout dans nos campagnes
Dans la plaine et sur nos montagnes
L'Érable croît au Canada.*

Alb. LARRIERU.

Québec, 1926.

LA LAMPE

*O lumière électrique ! Eclatante victoire
Sur le pauvre vieux temps ! Au ciel de la nuit noire,
Son pur éclat est à celui du jour pareil.
La lampe était la nuit, le lustre est le Soleil,
Versant comme cet astre à la plaine embrasée,
Au front le rêve d'or et la chau le pensée.
Comme sous ce fluide, un poète écrivain
Voit l'avenir en rose et la gloire souvent !
Et comme il a parfois, quand il veut le décrire,
En pensant au vieux temps un indulgent sourire,
O merveilleux influx, et toi, plus clair encor,
Bonheur vous êtes beaux mais vains ; à son de cor
La tempête peut bien tout-à-coup indignée,
Briser sans nul effort vos deux fils d'araignée ! ...*

*Alors on va chercher dans son coin effacé
La vieille lampe à l'huile où dort tout un passé,
Et qui fait palpiter, toute à son ancien rôle,
Un vieux halo d'amour plus chaud qu'une parole,
Versant, beau clair de lune au souvenir vainqueur,
Un reflet dans la chambre, un rayon dans le cœur,
Qui tempèrent avec leur sympathique flamme
La nuit dans la maison et l'orage dans l'âme !*

*Pour ce flambeau vieilli gardons plus d'un égard
Le lustre est un soleil, la lampe est un regard.*

Québec, avril 1926

Clovis DUVAL.

JE SONGE QUE LA VIE...

*En mes nuits de névrose où nulle étoile brille
Quand le silence est lourd, que ma tête vacille
Je me pâme d'un rêve, et j'écoute... et j'attends
Le jour qui doit venir sur ce soir révoltant.*

*Mais l'aube tant de fois trompa mes froides veilles,
Tant de fois j'ai revu des aurores pareilles
Que je parle d'espoir comme on rit en pleurant
Pour redoubler sa peine et l'empirer souvent.*

*Et je songe à ces gueux, enviabes bohèmes,
Qui guignent nos fronts las et nos paupières blêmes,
A ces sages honnis qui ne désirent rien
S'en vont insouciant de ce qui les retient.*

*Je songe que la vie est une énigme... bête
Et j'ai honte parfois de mon cœur, de ma tête
Qui se blessent de coups comme de fats grisons
Sans jamais décider qui des deux a raison.*

Québec, 1926.

Jovette-Alice BERNIER.

PRÉFÉRENCE

*Toute la gamme des douleurs
A chanté sur le clavier triste,
Le triste clavier qu'est mon cœur.*

*Et je j'aime ce sombre artiste
Qui me voulut faire souffrir,
J'aime ma douleur qui persiste.*

*Et j'écoute mes souvenirs
Avec cette volupté lente
Que l'on voit sur mon front pâlir.*

*J'aime ces harmonies troublantes
Et me berce de leur tourment
Comme une paisible démente.*

*Mon cœur n'est qu'un sanglot vivant
Mais qu'importe mon esclavage,
La fadeur de mes sentiments.*

*Je préfère ces bas outrages
Et tous ces injustes retours
A la sérénité des sages.*

Et j'aime mieux mon cœur d'amour.

Jovette-Alice BERNIER.